

FICHE 1 (LR : CATALAN): Le motif du Monstre et de la Belle dans quelques textes fondateurs et dans le roman de JOAN-LLUÍS LLUÍS, *El dia de l'ós*, ed. La Magrana, Barcelona, 2004

LE MOTIF DU MONSTRE ET DE LA BELLE

Les textes fondateurs :

- **Mythes gréco-latins** (liste non exhaustive):

Persée et Andromède : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre IV, vers 611 sqq.

Thésée : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre VII, vers 404 sqq.

Œdipe : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XV, vers 429 sqq.

Bacchus / Liber et les bacchantes : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre III, vers 510 sqq.

Le dieu grec Dionysos (ainsi orthographié dans les textes les plus anciens) fut assimilé par les Romains à l'ancien dieu latin Liber et appelé Bacchus. Dans l'hymne homérique à Dionysos, dont s'inspire Ovide, des pirates enlevèrent le jeune dieu ivre-mort et l'emportèrent sur un bateau pour en tirer une rançon. Alors il se produisit un phénomène extraordinaire :

« Le vent s'apaisa, des guirlandes de vigne emplirent le bateau, les rames se transformèrent en serpents, le mât et les voiles se chargèrent de raisins qui ornèrent la tête du jeune dieu. Des bêtes sauvages apparurent et se mirent à jouer à ses pieds. Les marins devinrent fous et se jetèrent par dessus bord. Ils furent transformés en dauphins et en poissons. »

Dionysos accosta alors à l'île de Naxos où il prit soin d'Ariane, abandonnée par Thésée à son retour de Crète, et il l'épousa. On peut toujours voir la nuit la couronne nuptiale de la jeune fille devenue la « Constellation de la couronne. »

Le bouc émissaire : *La Bible*, Lévitique, 16, 5-10. Voir aussi l'analyse qu'en font Jean Chevalier et Alain Gheerbrant dans le *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1969.

- **Monstres médiévaux** :

La victoire de Tristan sur le Morholt : *Tristan et Iseult*, chapitre 2, texte renouvelé en français moderne par René Louis, Livre de poche, Librairie générale française, 1972.

Le dragon tué par Yvain, le Chevalier au lion (Chrétien de Troyes)...

En pays catalan : Babau de Ribesaltes, drac del Canigó, de Banyoles, ós de Prats de Molló et d'autres lieux...

Voir :

Joan AMADES, *Folklore de Catalunya*, Barcelona, 1950.

Didier PAYRÉ i ROIG, *Canigó*, Farell 2005.

Jean ABELANET, *Lieux et Légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes*, Trabucaire, 1999.

En terres occitanes :

Joseph d'ARBAUD, *La bèstio dóu Vacarés*, Grasset, 1926 (un des derniers satyres de l'antiquité réfugié en Camargue)

Joan BODON, *Los contes del Drac*, IEO, 1975, Editions du Rouergue, 1989.

Jean-François BLADER, *Contes de Gasconha*, , trois tomes, IEO, 1990. –Notamment, tome III : le cycle de contes sur le *Becut*, figure montagnarde du Cyclope ; *Lo gojat e la gran bestia deu cap d'òme* ; *Lo rei de las agraulas* ; *Lo rei Artus* (le thème de la « chasse du roi Arthur » est largement répandu en Gascogne, Languedoc, Limousin...).

Voir :

Claude SEIGNOLLE, *Le Folklore du Languedoc*, Paris, ed. Maisonneuve, 1960.

Daniel LODDO, *Anthologie du conte populaire occitan*, T3, Contes et légendes de la vallée du Lot, (169 contes), GEMP/La Talvera.

Daniel LODDO, *Anthologie du conte populaire occitan*, T.2, Contes des Monts Lacaune, GEMP/La Talvera, 1993.

Antonin PERBOSC, *Récits et contes populaires de Gascogne/1*, réunis par Suzanne CÉZERAC-PERBOSC dans la Lomagne. Paris, Gallimard, 1979.

Daniel FABRE et Jean LACROIX, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, PUF, 2 vol. 1973-1974.

Louis LAMBERT, [1899] *Contes populaires du Languedoc*, édité par J-M Petit, Carcassonne, GARAE, 1985.

- Contes :

Le château du serpent (Caseponce, *Contes vallespirenchs*, repris par Horace CHAUVET, *Folklore du Roussillon*, Perpignan, 1943)

Madame Leprince de Beaumont : *La Belle et la Bête* (adaptation de Jean Cocteau dans le film du même nom)

Ludovic Massé : *Jean de l'Ours, contes en sabots* et sources populaires (cf Payré et Abelanet sus-cités). Voir aussi la fiche consacrée au conte *Joan de l'Ós* : « le motif du fiancé-animal ».

- Prolongements : Esmeralda et Quasimodo in Hugo, *Notre Dame de Paris*.

Document de travail pour une étude du roman de JOAN-LLUÍS LLUÍS

El dia de l'ós

ed. La Magrana, Barcelona, 2004

Entre roman et nouvelle, ce livre est intéressant à étudier au lycée.

Il est évident que l'entrée dans l'étude d'un texte aussi dense devrait normalement se faire par la lecture préalable de l'oeuvre complète, afin d'en percevoir d'emblée les macro-structures. S'agissant d'un texte écrit dans un catalan plutôt littéraire, on pourra objecter que la difficulté de la langue n'autorise ce genre d'approche que pour les élèves des sections bilingues. Ce n'est pas sûr : le roman étant traduit en français, il est possible de l'approcher d'abord par la traduction, avant de travailler de manière détaillée sur des passages-clés. Il est aussi possible de ne sélectionner que ces passages-là, mais le professeur est alors contraint à des résumés intermédiaires qui ne sont guère plus intéressants que la lecture de la traduction (108 pages : *Le Jour de l'Ours*, éd Tintablava, Saint-Maurice-es-Allier, 2006). D'autant que, la traduction française n'étant pas exempte d'erreurs (y compris orthographiques), ce peut être aussi un bon moyen de réfléchir justement sur le passage d'une langue à l'autre (traduttore / traditore...).

Hypothèses sur le genre :

Pour l'étude en classe, l'entrée la plus opérationnelle, dans ce cas précis, est, peut-être, celle du genre. Il est ainsi possible de faire, avec les élèves, le point sur le genre romanesque (fiction) et quelques sous-genres : roman historique (cadre historique véritable et fiction narrative), roman fantastique (définition de Todorov : doute entre explication naturelle et surnaturelle jamais résolu), policier, science-fiction etc.

Il est alors évident que, d'emblée, l'hésitation est possible entre roman historique et fantastique :

Si nous examinons d'abord l'hypothèse d'un roman historique, il faut admettre que l'Histoire (avec un grand H) est malmenée car aucune garnison (sinon de soldats en carton-pâte revêtus d'uniformes anciens ou de jeunes gens déguisés les jours de fête) n'est cantonnée au fort Lagarde de Prats à l'époque contemporaine dans laquelle s'inscrit délibérément la diégèse (usage du fax, plume d'oie en plastique, cabine téléphonique...).

Mais nous ne sommes pas non plus dans un roman fantastique : pas de doute entre « naturel » et « surnaturel » : les épisodes de l'exil, du retour de Bernadette, de ses « amours » jamais déclarées avec Daniel, de sa « visite médicale », de ses deux excursions dans la combe sont présentés comme « réels » par le narrateur. Ce n'est pas parce que l'héroïne hésite jusqu'au bout et qu'on ne sait pas en définitive si elle part (ou partira) qu'on a affaire à un « doute » entre réel et irréel. Même la course effrénée en revenant de la combe la première fois (fin du chapitre 11) est clairement explicitée par le narrateur (« Sent rere seu la fressa de les seves passes... »).

Néanmoins, cette fin de chapitre XI est un passage clé : pour la première fois le narrateur juxtapose la juste perception des choses et la perception erronée de Bernadette : « Sent rere seu la fressa de les seves passes, **i és algú que la persegueix...** », première montée d'une folie latente déjà annoncée dans le texte : au fur et à mesure du séjour de Bernadette au mas, les frontières entre la veille et le sommeil (« dorm i no dorm », chapitre XVI), entre l'action et la passivité (« mentre ella s'endormisca de tarda a vespre sense baixar a Prats », début chapitre X), entre la pensée et le vide (« S'arrauleix contra el cinturó de seguretat, pensant que no és gens greu si encara no ha pogut pensar en res », début du chapitre XIV), deviennent de plus en plus floues, comme si son cerveau s'engourdissait dans le mas sans feu de cheminée.

Axes de lecture :

Voici donc une piste de travail : rechercher dans tout le texte les indices qui préparent l'aliénation (au sens propre : elle se laisse faire sans riposter, y compris dans un examen intime que personne ne pouvait lui imposer puisque son temps d'exil était fini) ; puis comparer les deux visites à la combe (fin chapitre XI et fin du livre) pour comprendre ce qui a changé :

=> pistes de recherche : autour du personnage de Bernadette :

- pourquoi Bernadette ne réussit-elle pas à partir ?
- le thème de l'odeur : odeur suffocante à l'arrivée au mas, indécidable au moment de la lessive (milieu chapitre XV : « ja torna a formar part d'aquest món ») et enfin recherchée dans « la cendra », « el rebost », « la cortina » (même référence).
- les causes du suicide de la mère : la mésentente, la soumission, l'« esclavage », mais aussi la question « Et sembla que s'ha matat per fer-te tornar, la teva mare? » (chapitre XIV) de Daniel et la révélation par le père des excursions dans la combe : le poids de l'hérédité maternelle s'apesantit sur Bernadette.

Conclusions :

Une Bernadette faible qui n'a pas su attirer les garçons, accusée d'être lesbienne et injustement exilée, de plus en plus incapable de réagir et finalement prise aux filets de l'hérédité d'un père tyrannique et d'une mère folle.

=> nouvelles pistes : le thème de la différence :

- une famille à part : tous trois, différents des autres, sales, pauvres et exclus (n'hébergent pas de soldat) ; pour le père et la mère, cette différence sociale et physique cache la différence mentale (tyrannie du père, passivité et folie de la mère) ; pour Bernadette il s'agit de mettre en évidence son statut d'adolescente différente des autres, peu entreprenante (cf son attitude pendant les fêtes passées, chapitre XII) et accusée d'être lesbienne (alors que sa camarade sera « blanchie » parce que fille d'apothicaire).
- la responsabilité des autres : cf fragment liminaire : les autres ne se demandent jamais s'ils ont tort : « vérité » de la masse (les habitants de Prats) contre les faibles (une adolescente, une suicidée que l'on juge comme au Moyen-Age). Mais Bernadette ne

fait rien non plus pour s'en sortir : elle est partie malgré elle, a attendu d'être rappelée, s'enfoncé dans la passivité...

- Toutes proportions gardées, il y a aussi dans cette nouvelle, peut-être, par le biais du thème du rejet de ceux qui sont « différents », une part d'autobiographie (l'auteur a habité la ville quelques années).

Conclusions :

Une société fermée (symbolique des murailles et des portes de la ville), une famille repliée sur elle-même (symbolique des murs du mas et de la porte, du seuil sur lequel se tient Bernadette : « Llavors s'estima més no dir-li res, i girar-li l'esquena allà mateix a la porta del mas. »). Toute l'action repose sur la possibilité ou l'impossibilité de circulation entre la périphérie (la France, Barcelone...) et le lieu clos : la ville gardée par les soldats et dans laquelle ne vient aucun étranger (cf l'histoire du forgeron devenu fou, chapitre IX), d'où Bernadette rêvait de partir (chapitre III), d'où on l'a exilée une première fois, où elle est revenue (retour dans la ville et retour au mas) ; de même, chaque passage entre le mas et la ville est un échec (ne réussit pas à voir Daniel, à aller sur les bords du Tech, séance humiliante du conseil municipal..., ne réussit pas à repartir...

=> retour sur l'Histoire et le cadre spatio-temporel :

- Maintenant les élèves peuvent comprendre la métaphore historique : il n'y a pas vraiment de fiction historique, mais une occupation guerrière métaphorique qui prolonge l'occupation historique de la place forte, vraisemblablement après la révolte des Angelets, et matérialise des siècles de soumission passive au vainqueur dans un espace où le temps s'est figé. L'actualité des demandes d'inscription au patrimoine de l'UNESCO et l'opposition qu'elles suscitent nous rappellent qu'il s'agit d'une forteresse de Vauban.
- La lente mort de la langue correspond à la perte progressive de l'identité de ces gens qui ne savent plus qu'agir en groupe pour éviter d'être responsables de quelque chose et qui se liguent contre une enfant. La langue transmise les jours de fête par des vieux de moins en moins nombreux (chapitre IV) n'est plus qu'un souvenir estompé alors que Bernadette, de retour de Barcelone, est la seule à la parler (nouvelle différence).

Structures profondes : les mythes fondateurs

- Dans ce cadre spatio-temporel complètement métaphorique et anachronique (mais pas du tout fantastique) d'un lieu clos et d'une occupation guerrière prolongée, la fête de l'ours devrait servir de catalyseur. L'auteur réutilise et actualise le vieux mythe de la bête qui menace la cité (celui de tous les monstres antiques et de tous les dragons médiévaux) et que seule une vierge peut apaiser (Andromède liée au rocher, les tributs athéniens au Minotaure, les victimes du Morholt sauvées par Tristan etc).
- Il mélange aussi les vieux rites dionysiaques et les rites médiévaux carnavalesques (fête de l'inversion : ce jour-là l'occupant s'enferme dans ses murs, la débauche et l'ivresse permettent tous les débordements cf Hugo : la fête des fous dans *Notre Dame de Paris*).

- Cette mythologie se complique encore de l'évocation à la fois dionysiaque et biblique du bouc émissaire : Bernadette, qui est poursuivie par l'odeur crasseuse de la ferme, qui est différente des autres quoiqu'aussi passive qu'eux (mais a-t-elle le choix ?), à laquelle on attribue des mœurs perverses, sera pourchassée par ceux qui sont incapables de regarder lucidement la réalité, qui se liguent contre celle qui leur fait peur.
- Il est possible également de parler du mythe d'Œdipe, inversé ici (si Bernadette reste à la ferme, elle reprendra le rôle de sa mère auprès du père (elle l' « épousera » métaphoriquement après avoir « tué » sa mère (cf la question de Daniel déjà évoquée, chapitre XIV). La scène du procès et la sentence moyenâgeuse édictée à l'encontre de la suicidée (privée de sépulture) ne sont pas sans rapprocher Bernadette d'Antigone, mais une Antigone complètement anéantie et sans aucun ressort, contrairement à son modèle antique.

Conclusions :

Tous ces mythes fondateurs ont une signification première : La bête symbolise les pulsions animales des êtres humains (instincts inavouables, agressivité, domination par la force...). Pour les habitants de Prats, elle représente l'inconnu qui fait peur, l'opresseur (les français partiront quand elle reviendra). Mais la bête peut fasciner aussi : Bernadette ne serait pas vraiment fâchée d'être violée (« Bernadette no li pot dir que li agradaria ser verge raptada per l'animal molt més que ser filla de qui és la filla... », début Chap XVI) et l'arrivée de l'ours rappelle alors le conte populaire de *Jean de l'Ours* (voir, Jean Abélanet, op. cit, conte réécrit dans sa version du Vallespir par Didier Payré i Roig, *Canigó*, Farell, 2005). Bernadette reprend ainsi à son compte les symboles sexuels contenus dans tous les contes d'accouplements contre-nature avec des animaux totémiques (cf. Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Pluriel, 1976 : « Le cycle du fiancé-animal »).

Evocation des mythes fondateurs, donc, mais revus avec le filtre de la passivité et de l'impuissance : aucun héros de viendra sauver la pauvre Andromède-Bernadette, surtout pas Daniel à peine un peu moins couard que les autres.

Nouvelle approche du genre :

Les vieux mythes n'ont plus cours : l'essence et le sens ont disparu. Il ne reste que le rituel mécanique. La fête de l'ours a perdu toute vertu de catharsis ; elle n'est plus que folklore et beuverie. La bête revenue n'est qu'un ours banal, tué le lendemain de la fête avec des fusils et un hélicoptère, pris au piège de son hibernation (Bernadette aussi hiberne au mas : « El fred es fa més viu i ni Bernadette ni el pare no es mouen tant », début du chapitre XII, comme hibernent les habitants dont le bon sens semble mis en sommeil).

Le suicide de la mère a été vain : elle a pensé que sa fille serait la vierge qui sauverait la ville (milieu chapitre XIV), mais Bernadette n'est plus vierge, le lecteur le sait depuis le premier chapitre : « l'amic amb qui de tant en tant comparteix un pòsim de sexe ». Elle ne correspond pas vraiment non plus à la description du chapitre VI, ni pour la virginité, donc, ni pour l'absence de folie : « Però la història exigeix que l'ós torni amb una de les verges segrestades, que no haurà estat violada ni tindrà el cap tocat per la bogeria, una verge que se li haurà lliurat de bon grat i amb ganes de ser-ne l'esposa. » El le pire de tout, c'est que les habitants de Prats n'ont pas envie de changer leur vie : « Ja no han de patir de no ser més francesos a trenc

d'alba. » (milieu du chapitre XV). Ils sont trop serviles pour souhaiter prendre leur destin en main et souffriraient d'être libres. Seule la vieille folle traitait « d'amagat » les sentinelles de « fills del fumaràs » (chapitre IV).

Un roman de l'échec, donc, de la velléité, de l'éducation sentimentale ratée (dans l'intertextualité Flaubert n'est pas très loin). Certes, on ne sait toujours pas à la fin si Bernadette partira un jour. Mais c'est peu probable : elle a repoussé son départ de jour en jour, elle s'est réhabituée au mas, son père souhaite qu'elle reste. Cela, ce sont les raisons objectives. Mais surtout, il y a eu la montée de la folie, d'abord faite de soumissions et de non-dits, puis entraperçue la première fois dans la combe et enfin assumée avec le retour dans la combe et le discours aux arbres : « Ara em toca a mi, em sentiu ? Ara em toca a mi i encara us toca a vosaltres, que no s'ha acabat res ». És clar, no és sincera, però no es nota gairebé gens.» (dernières lignes du roman).

Un petit doute subsiste encore, dans la dernière phrase (« no és sincera ») et ce doute laisse la fin complètement ouverte (rite accompli en hommage à la mère, assumer l'hérédité jusqu'au bout, boire jusqu'à la lie avant de repartir ?). Néanmoins, tous les faisceaux de sens que nous avons essayé de repérer semblent dire le contraire : Bernadette à la fin n'échappera pas à la folie, comme n'y avait pas échappé le forgeron du début (les derniers mots tempèrent le « no és sincera » : « però no es nota gairebé gens.») Les habitants de Prats continueront leur amnésie volontaire. Les peurs ancestrales resteront et les vieux démons ne seront jamais exorcisés : les hommes et les femmes du roman, en proie à la psychose et imperméables à la psychanalyse, n'ont pas su vaincre la bête qui est en eux (pulsions meurtrières ou folie).

Cette « moralité », fort pessimiste, fait de ce roman un apologue, à la fois « conte philosophique » désabusé sur l'espèce humaine et « parabole » d'une situation historique figée dans l'échec.

Représentations de l'ours en période carnavalesque (l'Ós d'Arles de Tec, l'Ós de Prats de Molló, l'Ós de Sant Llorenç de Cerdans).



Photo : Fête de l'ours à Prats de Mollo
Source : www.pratsdemollolapreste.com

Mary Sanchiz, document de travail